

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Le sanglier, le compagnon de saint Antoine ont épuisé leur *veine*; les voilà rendus, l'un à ses forêts, l'autre à son auge, ils n'ont plus le don de porter chance, si tant est qu'ils l'aient jamais eu. Le porte-chance est en ce moment un gentil petit flacon en faïence imitation du vieux Rouen. Une forme gracieuse, un simple bouchon d'argent et, sur l'un des côtes, la *Mascotte*, tel est le porte-veine du moment, beaucoup plus joli que ses devanciers qui n'avaient pour eux que l'originalité ou, pour mieux dire, que l'étrangeté de l'animal choisi. La *Mascotte* se trouve chez madame Senet et se voit dans les mains de nos élégantes.

Quoique nous ayons déjà parlé chapeaux, nous y revenons encore aujourd'hui pour répondre à diverses questions qui nous sont posées au sujet des formes à la mode. A bien dire, il nous serait difficile de donner, d'une façon absolue, satisfaction à ces demandes, parce que une bonne modiste doit modifier ses formes selon la coiffure, le visage de la femme. Les chapeaux très enlevés ne sont pas également retroussés; pas un ne ressemble à l'autre quant au genre *croquage*, de relevage; la capote est toujours de



Robe de diner en gaze à rayures veloutées bronze et vieil or, et satin vieil or, de madame Hubler.

mode : qu'elle reçoive un diadème, si ce genre sied, ou pose sur les cheveux, la passe dépassée par un frisottant de Valenciennes, ou un très fin cordon de fleurs, violettes, boutons de rose, réséda, etc. On porte de grands chapeaux, des capotes, des fanchons, des diadèmes; ce qui en fait la nouveauté ce sont les ornements, les pailles ou tissus employés. Ainsi les pailles à jours appliquées sur une soie ou une gaze sont très à la mode et, quelle qu'en soit la forme, calèche, auvent, cabriolet, elles s'affirmeront comme grande nouveauté. La capote en batiste de soie, genre bonnet d'enfant, est une gracieuse coiffure que nous avons vu porter par madame de Buy*** aux mardis des Français. Depuis nous l'avons revue chez madame Boucherie, toute gracieuse avec ses plissés de Valenciennes, son petit bavolet fait d'un ruché de ces mêmes dentelles et sa mentonnière bouillonnée attachée de côté sous un chou de dentelle. Le fond de la capote est fait de larges coulissés

en batiste de soie disposés dans la forme d'un bonnet d'enfant; sur le côté, une aigrette mais pour le soir, une fleur pour la ville.

L'acier joue un grand rôle dans la garniture des

chapeaux : tissus soie et acier, dentelles d'acier, ornements en perles d'acier, fleurs, pompons scintillants de poudre d'acier; madame Boucherie, avec le goût qui dirige ses innovations et la grâce qu'elle sait donner au *rien* qu'elle pose à ses chapeaux, tire de toutes ces fantaisies des effets charmants qui sont toujours comme il faut. Les chapeaux de 25 à 35 francs sont vraiment élégants; une paille paillason, une touffe de fleurs, des brides en surah ou en ruban; une capote en paille belge garnie de surah à larges rayures, avec ornements assortis; des trains de fleurs des champs tombant sur le côté d'un chapeau de paille noire, sont de très jolis modèles pour toilette de ville. On fait aussi des brides en large ruban ombré, alors la garniture de fleurs reproduit tous les tons du ruban. Pour les dames de cinquante à soixante ans, madame Boucherie s'applique à trouver des formes seyantes, élégantes et faciles à porter; elle y réussit. La mantille qu'elle chiffonne sur un fond de tulle et même sur un chapeau de paille garnit les côtés souvent trop découverts pour cet âge, et les pans se croisent ou se nouent en coques; des fleurs ombragées par la dentelle se disposent en demi-couronne ou en bouquet. Les coiffures en tulle perlé et dentelle ornementées de jais avec pampilles, fleurs ou fantaisie, sont coquettement montées et valent de 12 à 15 et 20 fr. Il est utile d'indiquer son âge, le type de son visage, la manière de se coiffer, et d'envoyer la grosseur de la tête en faisant une commande à madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, près le boulevard Saint-Germain.

L'exposition hippique est fermée. Pendant quinze jours toute la fleur du monde parisien s'est donné rendez-vous au Palais des Champs-Élysées; c'était une réunion de choix où l'élément militaire dominait; il est facile de reconnaître sous la tenue bourgeoise, l'officier, à quelque arme qu'il appartienne. Les honneurs ont été, dans les premières courses d'obstacle, pour de jeunes officiers de l'armée dont les noms appartiennent à l'aristocratie. Puis des flots de rubans aux couleurs nationales distribués avec impartialité, ont provoqué les applaudissements d'une foule enthousiaste.

Les toilettes étaient presque toutes de ton très foncé ou noires; mais les chapeaux réveillaient cet ensemble un peu sombre. Nous avons remarqué un costume en satin et peluche à longs poils, loutre et vieil or; bas de jupe bouillonné, coupé verticalement par des bandes de peluche, et polonaise en peluche avec ceinture dessinant un corsage châtelaine, nœuds en peluche doublés de satin vieil or. Un manchon pour rire, en peluche, un genre de sac à la vieille, ouvert aux côtés et tout chiffonné de plissés et de nœuds, était

suspendu au cou par un ruban de satin piqué de nœuds. Pour envelopper ce joli costume, une mante en surah, doublée de même étoffe rosée, garnie d'un double plissé loutre et rosé, le dos coupé transversalement d'une belle fourragère en passementerie prenant de l'épaule et s'arrêtant presque au bord inférieur de la mante; devant, une très longue cordelière à gland pour l'attacher. Capote en paille loutre avec un oiseau de Paradis.

Un autre costume noir était garni d'une broderie de perles d'acier appliquée en revers sur un tablier coulissé, la visite en satin chargée de cette même broderie sur les coutures du dos et sur celles de l'épaule, d'où elle se prolongeait sur la manche; un marabout soie et perles dans le bas. Le chapeau en paille capucine avec une broderie de perles d'acier et, de côté, du feuillage et des fleurs en tissu d'acier; comme brides un large ruban capucine ombré. La couleur capucine est fort à la mode, à en juger par les nombreux chapeaux que nous avons vus; mais elle n'est pas du tout seyante au teint; elle est jolie, mais cette raison ne nous paraît pas suffisante pour qu'on s'en pare.

CORALIE L.

TISSUS NOUVEAUX DE LA COMPAGNIE DES INDES

34, boulevard Haussmann.

Nous avons parlé des garnitures brodées assorties aux étoffes choisies que la Compagnie des Indes fait exécuter; ce n'est donc que comme mémoire que nous les rappelons en priant nos lectrices de vouloir bien, pour les détails, se reporter aux renseignements donnés dans la visite des magasins du 4 avril 1881. Nous ajouterons que l'on trouve dans cette maison des effilés jais et acier et des applications de ces mêmes perles, au prix de 15 fr. le mètre sur quatorze centimètres de hauteur, pour les effilés, et de 18 fr. pour les applications. Quant aux étoffes nouvelles, nous nommerons comme remarquablement jolies, le surah rayé et à carreaux que l'on combine avec la même étoffe unie assortie au fond des carreaux et des rayures; prix : 9 et 10 fr. le mètre en soixante centimètres de largeur; le Shang-Hai armure nattée pour les costumes habillés, formée de fines rayures multicolores d'un coloris doux; le surah glacé gros grain à rayures de toutes nuances, et de très jolies, pour deuil et demi-deuil, 10 fr. 50 cent. le mètre, peut s'employer en costume complet ou se combiner avec un surah merveilleux, ou même avec un cachemire de l'Inde d'été. La Compagnie des Indes envoie des échantillons de ses tissus de fantaisie, combinés avec les étoffes unies; pour faciliter le choix de nos abonnées, elle joindra même à l'envoi de petites figurines coloriées montrant les façons qu'on peut exécuter avec diverses combinaisons d'étoffes.

C. L.

EXPLICATION DE LA GRAVURE NOIRE (page 145).

Robe de diner en gaze à rayures veloutées bronze et vieil or. — Jupe en satin vieil or; le tablier garni de trois plissés et d'un froncé de satin, sur lequel se détachent les longues dents d'un ornement en gaze. Au-dessus, draperie en gaze avec les rayures transversales, une draperie de satin vieil or forme revers rabattus sur celle de gaze; deux revers en gaze sur le haut de la draperie en satin et belle frange

en perles bronze et or tombant sur l'ornement dentelé. La traîne ajustée au tablier a dans le bas, un ruché de gaze doublé de satin vieil or et un chiffonnage des deux étoffes qui forme pouff et lien. Corsage à basque, le bord se perdant sous la draperie; décolleté arrondi avec une chemisette en tulle froncé, cernée de revers en satin vieil or. Manche Jockey.



Falconer imp. Paris

4308

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Orroult 2

Coiffures de M^{lle} Vidal, 104, r. Richelieu - Etoffes en cachemires & foulards de la

Comp^{ie} des Indes, 34, B. Haussmann - Corsets & Tournures de M^{me} Emma Guille, avenue de l'Opéra, 11.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4308

COSTUMES DE VILLE

Costume en surah changeant myrte et feu, et surah à rayures dégradées feu. — Jupe en taffetas garnie d'un volant à plis creux pour le devant et de deux volants à rayures horizontales pour les lés de derrière. Une draperie-arête forme le milieu du tablier, cerné par un panneau à rayures perpendiculaires relevé de côté en trois plis étagés. Une draperie en surah changeant est plissée à plat sur la partie supérieure et se perd dans le chiffonnage du pouff, sous lequel un lé à rayures forme tunique; sur le côté un ornement en surah changeant est disposé en spirale. Un corsage à plastron à rayures mises horizontalement, s'agrafe de côté; au bas un nœud-cravate. Col montant. Manche à poignet ouvert extérieurement. Colletette et sous-manche plissées — Bottes mordorées. — Gants de Suède. — Chapeau en paille belge garni d'une demi-couronne de giro-



flée assortie au costume. — Ombrelle en surah rayé.

Costume en cachemire d'Ecosse, velours et satin havane, ornements en surah à rayures ombrées. — Jupe en taffetas, garnie d'un volant à plis creux avec frissonnant de satin; d'un côté un ornement à rayures perpendiculaires sur lequel se rejette la tunique qui forme un revers en velours et que des plis relèvent sous la hanche et de biais. Le côté opposé est drapé d'une suite de plis réguliers et les lés de derrière sont étagés en pouffs. Corsage à longue basque ouverte devant. Un col en velours fuyant sur l'épaule et des revers arrondis en surah rayé; un poignet en surah à la manche ronde et une patte en velours. Colletette et nœud de gaze. — Bottes mordorées. — Gants de Suède. — Chapeau en paille havane doré, le bord doublé de velours, une touffe de plumes blé sur le côté.

Costume en cachemire d'Ecosse et satin havane, de la gravure coloriée (vu de dos).

CHRONIQUE

L'abondance des nouvelles de la dernière chronique m'avait empêchée de vous parler d'un concert donné par M. de Kontski pour l'audition des fragments de son opéra. Il vous agréera sans doute, Mesdames, d'ouïr, par mes oreilles, la belle œuvre « du maître », ainsi qu'on aime à l'appeler.

La coïncidence singulière du sujet « Marcella » nommé primitivement « Le Tribut des cent Vierges » avec le Tribut de Zamora était un attrait de plus

pour cette soirée vraiment remarquable. S'inspirant, sans le savoir, de la même pensée que Gounod, monsieur de Kontski a puisé dans le drame de Zamora des idées qui prouvent que le génie peut tourner les mêmes feuillets du livre des réalités pour les embellir par les mille caprices de l'imagination. Au nombre, des beaux passages de Marcella, je citerai : « A la santé du Roy » chanté par monsieur Thierry, de l'Opéra-Comique, avec une verve patriotique des plus commu-

nicatives. Le duo entre mademoiselle Duval, de la Scala de Milan, et monsieur Mierzwinski de l'Opéra, répète ce mot : « *Je t'aime* » dans une note tendre, distinguée et pas monotone, chose rare, surtout lorsque la poésie, comme dans ce libretto, est très inférieure à la musique.

« *Sois la reine par ta beauté* » a permis à l'excellent ténor polonais de développer une voix magnifique ; — les bravos enthousiastes de l'auditoire ont redemandé cette romance.

Le talent de M. de Kontski comme pianiste était un fait acquis ; cette dernière œuvre nous le révèle comme compositeur éminent, nous l'en félicitons de grand cœur.

Beaucoup de ses élèves s'étaient fait un plaisir de lui prouver leur sympathie par leur présence. La duchesse de B... et ses filles donnaient le signal des applaudissements ; la marquise de T..., la comtesse de S..., la princesse de H..., la baronne de C..., affirmaient une fois de plus leur affection pour la musique sérieuse.

Avant de quitter la salle Herz, notons la façon charmante et spirituelle dont mademoiselle Scriwaneck a souligné les couplets d'une chanson vieille de date, jeune d'à-propos : « *La Marquise* » (musique de Lhuillier), et la confidence touchante de l'enfant malade, idée toute poétique, rendue avec un art ingénu. En somme, très intéressante soirée, passée pour ainsi dire en famille. Nous souhaitons à l'auteur d'être aussi satisfait que le public qu'il a charmé.

Le grand attrait de ces jours derniers était le *Concours hippique*.

En province comme à Paris, on aime et on recherche le beau ; nous devons donc suivre les progrès en tout ce que le goût public est appelé à apprécier. L'intérêt général se porte surtout sur les chevaux amenés ou présentés par les particuliers. C'est ainsi que nous avons remarqué les carrossiers noirs très beaux de la duchesse d'Uzès ; ceux de messieurs Ephrussi, Quesnel, de Beauregard ; un attelage gris et bai irréprochable de monsieur Gudin ; un autre à monsieur Le Bertre, pouvant lui faire concurrence. Parmi les cavaliers, vrais Centaures, nous trouvons monsieur Hubert Delisle, monsieur de l'Espée, chez lequel la jeune bravoure est fièrement trempée, — à l'instar de son nom ; — messieurs de La Salle, de Cahouet, lieutenant-écuyer ; monsieur de Lamotte, le marquis de Mailly-Nesle, etc., etc.

Quant aux chevaux de selle appartenant à notre aimable sexe, il n'est pas indifférent de donner ici un éloge à la magnifique jument de madame la baronne de Rothschild ; la comtesse Potocka, madame du Bourdieu, possèdent également de fort belles bêtes. Tout en regardant, en admirant, par un juste retour sur les choses et sur les hommes, je songeais qu'il était loin de nous ce siècle où les nobles châtelines, en beaux atours de brocart chevauchaient dans les étroits sentiers pour se rendre au tournoi voisin. Là, en grande liesse, les chevaliers, la dague au poing, s'élançaient dans l'arène ; sous la lourde armure, ils accomplissaient des prodiges d'adresse, et, parés des couleurs de « *leurs dames* » pour un sourire, pour un regard, pour un bravo ils s'abordaient joyeusement et dextrement s'abor-

daient. — Un étendard brodé par de blanches mains était le prix du combat, prix bien autrement précieux que le *flot de ruban* ou la plaque commémorative !

Mais il faut vivre avec son temps, direz-vous, et tout en donnant un regret au passé, au brocart, voire même aux chevaliers, je reviens à ce qui est et sera toujours joli : les femmes et leurs toilettes. Sur ce chapitre, j'en aurais long à vous dire. Citer quelques noms bien connus, c'est vous remettre sous les yeux un gai rayon de printemps. En effet, les tribunes sont envahies et pour ne vous parler que de celle du comité, j'y vois la comtesse de Meffray avec une très jolie toilette noire ; beaucoup de jais et des *paniers*, décidément acceptés comme un acheminement au siècle des tournois : la marquise de Meyronnet, la marquise de Guadalmina ; la comtesse de Gallway, sa sœur, la marquise de Bellabre ; la marquise de Massa dont le mari écrit de ravissantes poésies, signées au coin de la distinction et de l'esprit ; la comtesse de Rocquigny, la baronne d'Hérissém, madame Hennessy dont la grande plisse de velours *cramoisi* est du plus charmant effet, etc., etc. Dans quelques jours, ce même Palais de l'Industrie métamorphosé en musée, et nous offrant, au milieu de statues et de peintures, la plus charmante des créations, celle des fleurs, attirera de nouveau le monde élégant. On se repose dans cet Eden, on y discute le mérite des artistes — on y fait les nouvelles, — on y retrouve ses amis, c'est la vie. — Je vous y donne rendez-vous, Mesdames, pour m'aider à découvrir ce qui pourra vous intéresser, je serai alors heureuse d'en causer avec vous au prochain revoir.

♦♦

Il me revient à l'esprit le souvenir d'un homme, illustre musicien, type original, maussade ou gai à ses heures, partout reçu, recherché et fêté comme il convient de recevoir le talent qui s'impose. Je veux parler de *Listz* ; or voici ce que l'autre jour on me contait à son sujet :

C'était dans le salon de la duchesse de la R... ; ce soir-là, comme il arrivait souvent, on avait fait de la très bonne et très belle musique. *Listz*, chez qui l'amour-propre d'auteur était poussé fort loin, n'avait joué que ses propres œuvres. La princesse de C. C... le connaissait particulièrement ; à la requête de plusieurs amis :

« Mon cher *Listz*, lui dit-elle, faites-nous donc entendre, maintenant, de la musique classique. »

— Qu'appellez-vous la musique *classique*, princesse ? demanda *Listz*, qui se trouvait de méchante humeur.

— Mon Dieu ! quelque chose de Beethoven, d'Haydn, de Mozart... La sonate en *ré bémol*, par exemple.

— Ah oui ! répond dédaigneusement *Listz* ; c'est le pont aux ânes !

— Soit, lorsque vous y aurez passé le premier, dit la princesse de C... avec une ironie si spirituelle, que la maussade figure de *Listz* s'illumina d'un sourire, et que jamais il n'obéit mieux, ni plus agréablement pour tous.

♦♦

Très jolie soirée costumée et poudrée chez la comtesse de la Lande, lundi dernier (18 avril). Toilettes

charmantes, femmes élégantes, honneurs faits à merveille par l'aimable maîtresse de céans. Tout le monde a remarqué une ravissante Russe, blonde aux yeux bruns, type étrange autant qu'étranger, cachant sous les ombres *de la nuit* une très intelligente simplicité et une grande distinction. — Robe de satin noir très décolletée, entièrement constellée d'étoiles d'argent, avec frange d'argent au bas de la jupe. — Cheveux tombant *sur les épaules et recouverts d'un voile noir en tulle* brodé comme un firmament. C'était une apparition éthérée, faisant rêver aux heures mystérieuses de ces nuits des climats du Nord, plus belles peut-être dans leur froidure argentée que celles du ciel chaud de l'Égypte ou de la Grèce; vous savez que la déesse la *Nuit* avait, à Éphèse, un temple où on lui sacrifiait des coqs et des brebis noires, et qu'on y élevait des

hibous, oiseau qui lui est spécialement consacré. Il ne manquait à notre Russe que le hibou au poing !...

Une autre blonde—Française celle-là, et du bon coin de la Bourgogne — en robe de satin pourpre recouverte de splendides dentelles blanches; paniers et corsage à pointes, genre Louis XIV, avec le chapeau Frondeur très réussi, rappelant la duchesse de Montbazou ou la duchesse de Longueville.

Puis des gentilhommes de tous les temps à côté de bergères de tous les pays; de doges de Venise, des soubrettes accortes à l'œil malin; beaucoup de poudre, beaucoup de diamants, des mouches, du rouge et du blanc, quelque chose enfin comme un souvenir du Petit-Trianon. — Fête très-réussie; on nous promet que ce ne sera pas la dernière.

CONSTANCE.

AU VENT

Que tu viennes de l'est, de l'ouest, du midi,
Avec bonheur, ô Vent, je t'écoute et je t'aime!
Je t'aime, quand du nord ton souffle refroidi
Sur mon front découvert passe comme un baptême.

Je t'aime, le matin, quand tu berces les fleurs
Parmi les hauts gramens dégouttant de rosée;
Je t'aime, quand des yeux tu fais jaillir les pleurs,
Ou que la pluie à flots se brise à ma croisée.

Je t'aime aux soirs d'hiver, quand, sous un ciel vermeil,
Tu jettes aux passants le givre de la haie;
Je t'aime quand, la nuit, pour bercer mon sommeil,
Tu vas mêlant ta plainte à celle de l'orfraie.

Soit que ton souffle, doux comme un soupir d'enfant,
Du fond de l'oreiller chuchotte avec la tête;
Soit que, dans ta fureur, tu passes triomphant
Au-dessus de mon toit, en ébranlant la faite.

Je t'aime, doux zéphir, changeant en vaste mer
La campagne crayeuse ou moutonnent les seigles;
Et je t'aime surtout, lorsque aux feux de l'éclair,
Tu fais sous un ciel noir tournoyer les grands aigles.

Je t'aime humide et lourd, je t'aime sec et vif,
Lent et silencieux, bruyant ou monotone;
Quand tu resserres en mars le bourgeon trop hâtif,
Quand tu roules au loin les feuilles en automne.

Les plus savants accords sont pour moi de vains sons;
Je m'ennuie au concert où l'amateur se pâme.

Mais si tes mille voix chantent dans les buissons,
Je sens la volupté s'emparer de mon âme.

Sur le gazon assis, aux clairières des bois
Où sapins et bouleaux frémissent à la ronde,
Avec amour j'écoute, et je rêve et je crois
Avoir ouï déjà ce chant, dans quelque monde...

Tu modères le froid, tu tempères le chaud,
Et ton rôle est immense autant que salutaire.
C'est toi qui fais courir les nuages là-haut;
C'est toi la vie, ô Vent, l'âme de notre terre!

Car la vie, ici-bas, qu'est-ce, sinon le bruit?
En vain, dans l'azur clair, la lune se balance;
En vain, la fleur éclôt sous le soleil qui luit,
Si tout, sous le soleil, est repos et silence!

Tu souffles, tout s'éveille et tout est mouvement.
La fleur baise la fleur, le nid parle à la branche;
Devant l'orme le pin s'incline gravement,
Et pour répondre à l'eau le peuplier se penche.

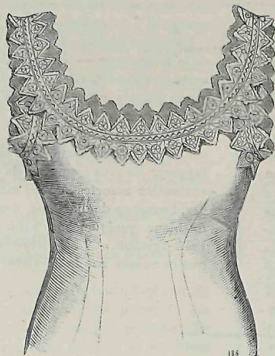
Les nuages ont l'air de moutons effrayés;
La feuille autour de nous danse une farandole;
Les cailloux du chemin bruissent à nos pieds,
Et la poudre animée en tourbillons s'envole...

— Quand s'en ira mon âme au séjour éternel,
Sur mon cercueil béni je ne veux pas de pierre,
O Vent! pour que bientôt, dans tous les coins du ciel,
Tu puisses à ton gré promener ma poussière!

ALPHONSE BAUDOUIN.

N° 1 et 2. Chemises princesses.

N° 1. Décolleté arrondi, garni d'une bande brodée festonnée au contour, et montée tête-bêche sous un pli rapporté brodé d'un point anglais. A l'entournure, même garniture qui vient se perdre de côté sous celle du décolleté.



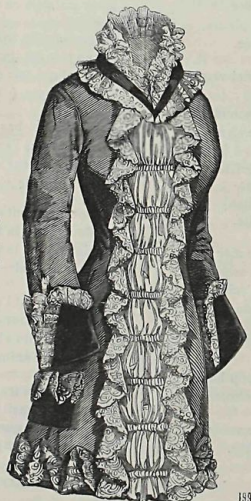
N° 1. Chemise princesse en toile garnie de broderie.



N° 4. Jupon en surah noir garni de dentelle.

N° 2. Forme princesse plus ajustée, boutonnée carrément sur l'épaule. Au contour du décolleté et de l'entournure, fine guirlande au plumetis; feston au bord et plissé de dentelle.

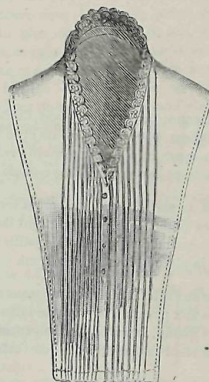
N° 3. Parure égyptienne se composant du collier, du bracelet et du peigne. Les plaques travaillées sont en nikel argenté et les ornements dorés. Prix du collier, 35 fr.—Le bracelet assorti, avec médaille porte-veine, 20 fr.—Peigne à charnière tournante, s'a-



N° 8. Matinée en cachemire et foulard gris mouette. De mesdemoiselles Vidal.

baissant sur le chignon ou se maintenant endiadème, 20 f.

N° 4. Jupon en surah noir, garni d'un plissé et de trois rangs de dentelle espagnole formant volant; au troisième, une tête plissée en surah.



N° 5. Guimpe pour robe ouverte.

N° 6. Bas en soie gris perle brodé de fleurettes Pompadour.

N° 7. Jupon en percale. — Le bas est rapporté et fait d'entre-deux au plumetis, de broderie anglaise et de bandes plissées, le tout monté verticalement. Au bord, une bande brodée assortie et festonnée fait volant.



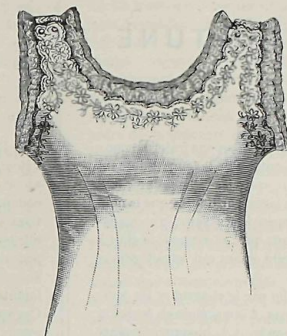
N° 3. Collier, bracelet et peigne égyptiens. De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

MODÈLES DE LINGERIE
Ancienne maison Cheuvreux-Aberlot, 7, boul. Poissonnière.



N° 9. Costume en cachemire et gaze velours bleu-marine. De madame Hubler.

N° 8. Matinée en cachemire et foulard gris mouette.— Le dos est cintré; le devant n'a qu'une pince qui indique la taille. Le plastron en foulard, divisé par des fronces en plusieurs bouillonnés, s'agrafe de côté. Une dentelle descend en



N° 2. Chemise princesse en toile, brodée avec plissé de dentelle.

spirale de l'encolure, forme un angle dans le bas et court au bord de la matinée, où elle rejoint le côté opposé du plastron pour remonter à l'encolure, qui reçoit une colerette de dentelle montée sous un biais de satin noir. Poche et parement de la man-



N° 6. Bas en soie gris-perle brodé de fleurettes.

che, en satin noir, ornements de dentelle.

N° 9. Costume en cachemire et gaze velours bleu marine. — Jupe en cachemire, plissée verticalement de larges plis couchés; trois bandes de satin bleu



N° 7. Jupon en percale orné de broderie.

un flot de satin. Le corsage, à longue basque plissée horizontalement, forme, derrière, comme un pouff de coques. Grand col rabattu. Manche demi-longue avec plissé et garniture de gaze.

N° 10. Matinée en surah bleu pâle. — La matinée se rejette en revers Louis XV sur un plissé en surah, de trente centimètres de hauteur, monté dessous, et qui fait le tour; les côtés sont légèrement relevés par un nœud. Un jabot coquillé en tulle point d'esprit festonné, descend de l'encolure au bas de la matinée. Double plissé à l'encolure. Manche arrondie extérieurement avec draperie de surah et deux plissés.



N° 10. Matinée en surah bleu pâle. De mesdemoiselles Vidal.

LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

(SUITE)

Il y avait une telle puissance d'amour fraternel dans le ton ardent et pourtant contenu de la jeune fille, tant de douce et pure fierté sur son visage expressif, tant d'émotion, enfin, dans les larmes brillantes que le nom de son frère venait d'amener à ses yeux, que mademoiselle de Montligné sentit que sa sympathie était à jamais conquise à cette frêle enfant qui savait déjà si bien aimer.

« Votre mère est affaiblie par le chagrin et les soucis ; mais le docteur n'a pas d'inquiétude en ce qui la concerne ? demanda-t-elle au bout de quelques instants de silence.

— Oh ! non, nous n'avons pas d'inquiétude, ni maman non plus, répondit Géraldine avec confiance. Je la connais bien ; si elle se tourmentait, elle ne pourrait me cacher ses soucis... — nous sommes deux amies si tendres, si intimes !... Vous aimerez tout de suite ma chère mère... Mais permettez-moi d'aller voir si elle est éveillée ; votre présence lui causera une émotion à la fois douce et poignante, et je dois l'y préparer. »

Elle quitta le petit salon et resta quelques minutes absente.

Mademoiselle de Montligné, qui n'aimait point à rester assise, s'approcha de la fenêtre ouverte. La rue était silencieuse, des lumières brillaient dans les maisons situées en face, quelques promeneurs passaient lentement.

« Ma mère vous attend, dit la voix harmonieuse de Géraldine. Voulez-vous me suivre près d'elle ? »

Elle guida sa parente dans un étroit corridor et l'introduisit dans une chambre faiblement éclairée par deux flambeaux posés sur la cheminée ; puis, elle se retira discrètement, laissant mademoiselle de Montligné, seule avec sa mère.

La chaise longue sur laquelle reposait celle-ci se trouvait dans l'ombre ; mademoiselle Géraldine distingua vaguement une figure délicate et encore jolie, encadrée dans une masse de cheveux noirs et brillants.

La chambre qui servait en même temps à la mère et à la fille, était plus petite encore que le salon voisin. Les étroits lits de fer sans rideaux, les meubles rares, le parquet privé de tapis ; tout cela offrait un aspect si triste, si pauvre, que le cœur de mademoiselle de Montligné se serra.

« Et vous ne m'avez pas écrit plus tôt !... »

Ce fut tout ce qu'elle put dire sans fondre en larmes, car elle ne voulait pas pleurer.

Madame de Montligné comprit sa pensée, et, lui tendant la main.

« Il n'est pas mort ici, dit-elle d'un ton bas et mélancolique. Notre maisonnette de Passy était enfouie dans une riante verdure qui a réjoui ses yeux jusqu'à la fin, et il a ignoré qu'après lui nous resterions si pauvres.

— J'aurais voulu le voir ! murmura mademoiselle Géraldine, étouffant un soupir.

— Il a parlé de vous la veille de sa mort, dit la veuve, tournant doucement la tête vers la fenêtre, et attachant un regard plein de ferveur sur le ciel étoilé, comme si la vue de ce firmament terrestre eût soutenu son courage en lui rappelant cet autre ciel où elle espérait revoir celui qu'elle avait tant chéri. Il pensait à son pays natal, à cette belle Touraine qu'il aimait toujours, et me contait, de sa pauvre voix haletante, des incidents de votre enfance, à tous deux... Ces souvenirs semblaient lui sourire. « Quand je serai mieux, dit-il ensuite (il croyait toujours guérir), nous irons voir Géraldine... »

Elle s'arrêta un instant, puis reprit du même ton mélancolique, mais calme :

« Il est mort si doucement, si pieusement, avec tant de confiance !... Oh ! vous rappelez-vous (et elle prit la main de mademoiselle de Montligné), vous rappelez-vous combien nous étions heureux, il y a dix-huit ans ?... Nous l'avons toujours été ! Nous n'avons jamais songé à désirer le luxe, la fortune ; nous vivions à l'écart du monde, dans un ravissement qui était trop délicieux... Tout est fini pour moi, et je n'ai que trente-cinq ans ; cependant, je ne puis que rendre grâce pour le sort qui m'a été fait ; j'ai été presque trop heureuse... »

Elle parlait avec une tranquillité si grande, ses traits encore jeunes et beaux gardaient une telle paix, que mademoiselle de Montligné éprouva ce sentiment pénible, mêlé d'une sorte d'épouvante, que nous cause tout ce qui n'est pas naturel.

« J'aimerais mieux vous voir pleurer, ma chère, dit-elle brusquement. Savez-vous que votre calme m'effraie ? »

— Pourquoi pleurerai-je ? La séparation ne sera pas longue..

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Vous êtes mère, il faut vouloir vivre ! »

Un peu d'angoisse assombrit le visage de madame de Montligné, puis elle reprit, secouant la tête :

« J'ai cherché à vivre, j'ai demandé qu'il me fût donné d'accomplir ma tâche tout entière... Mais le mal dont je suis atteinte est sans remède, et la confiance que j'ai en Dieu et en vous m'aidera à mourir... Demain je vous parlerai de mes enfants... Laissez-moi, ce soir, ne songer qu'à leur père... Vous l'avez bien aimé... »

Mademoiselle Géraldine se rapprocha d'elle et lui prit la main. Des larmes coulaient sur son visage dans l'ombre de la chambre, tandis qu'elle écoutait le récit de tant de bonheur perdu, abîmé dans la mort.

« Assez, dit-elle enfin, ces émotions vous seraient fatales ! Demain, je vous chercherai une autre demeure, et après-demain, je vous y installerai confortablement, en attendant le moment où vous pourrez voyager... Géraldine, ma chère, ajouta-t-elle, ouvrant la porte de la chambre, vous pouvez entrer... Soignez bien cette

chère mère; nous l'amènerons bientôt dans un air plus pur... Non, ne me remerciez pas, où je ne vous aimerai plus. Vous comprendrez plus tard que c'est moi qui vous serai redevable, si vous me donnez un peu d'affection...

Il y avait sur la table du petit salon, un ouvrage de lingerie auquel la jeune fille allait sans doute travailler pendant une partie de la nuit.

« Est-ce à ce travail que vous prétendiez demander votre vie! dit mademoiselle de Montligné, secouant la tête :

« C'est la plus faible de nos ressources, répondit la jeune fille avec un sourire un peu forcé. Maman peint des images ravissantes qui sont mieux payées que cette couture, mais il faut avoir plus d'une corde à son arc...

— Tout cela est fini... A demain; dormez, enfant, au lieu d'user vos beaux yeux à cette méchante lumière... »

La mère et la fille serraient ses mains en pleurant.

« Allons, laissez-moi aller, dit-elle avec sa brusque bonhomie; si robuste que je sois, je ne suis point habituée aux voyages, et j'ai hâte de regagner mon lit... »

III

Bien que mademoiselle de Montligné eût, en effet, vécu en recluse dans ses riantes campagnes, elle était trop active et trop intelligente pour se sentir embarrassée, même dans ce milieu inaccoutumé. D'ailleurs, elle possédait ce qui aplanit la plupart des difficultés : l'argent; non-seulement elle était à même de faire les dépenses nécessitées par le rôle qu'elle s'était assigné, mais elle se sentait investie de cette sorte de prestige et de puissance dont vous entoure la fortune.

La maîtresse de l'hôtel dans lequel elle était descendue fut promptement familiarisée avec ses manières brusques et rondes, et put lui donner les indications dont elle avait besoin. Il s'agissait de transporter les pénates de ses parents dans un quartier agréable, en attendant qu'elle eût organisé leur départ pour la Touraine.

L'hôtesse essaya tout d'abord de retenir une voyageuse si fort au-dessus de la clientèle modeste de son établissement, en prônant bien haut la salubrité du quartier, les agréments du Jardin des Plantes, etc. Mais mademoiselle de Montligné l'interrompit nettement. Elle ne niait pas que la rue ne fût aérée, et convenait des avantages du jardin; mais elle tenait essentiellement à un séjour plus joyeux.

Voyant qu'il fallait se résigner à perdre ses hôtes, la dame indiqua de bonne grâce les quartiers qui pouvaient convenir à une malade, c'est-à-dire qui n'étaient ni trop bruyants, ni trop déserts, ni trop éloignés d'une promenade. Mademoiselle de Montligné nota sur son carnet les endroits qui lui étaient désignés, et emmenant Pierre et Martine, monta en voiture, et consacra toute la matinée à parcourir les environs du parc Monceau et les alentours du bois de Boulogne, laissant toutefois de côté Passy, comme rappelant à sa cousine de tristes souvenirs. Elle visita plusieurs maisons, prit quelques adresses et avant de conclure, résolut de consulter madame de Montligné.

« Ce n'est que pour peu de jours, dit-elle à Martine, mais encore faut-il qu'elle s'y plaise. »

Il était deux heures de l'après-midi, lorsque ayant chargé Pierre de diverses commissions et toujours accompagnée de Martine qui regardait attentivement, mais flegmatiquement ce qui l'entourait, elle se fit reconduire rue Linnée. La concierge l'arrêta : elle avait ordre de la prévenir que ces dames se trouvaient au Jardin des Plantes, et, sur la demande de mademoiselle de Montligné, demande accompagnée d'un généreux pourboire, elle consentit à la guider vers l'endroit où elle devait trouver ses parentes.

Madame de Montligné et sa fille étaient assises dans l'une de ces larges allées si tranquilles (hormis le dimanche), où l'air circule librement, et où le soleil est tamisé par d'épais ombrages. Ça et là, des vieillards se promenaient lentement, jouissant avec délices, de cette belle et chaude journée, tandis que des enfants jouaient paisiblement, partageant leur pain avec les poneys qui allongeaient le cou par-dessus leur palissade pour recevoir la provende qu'ils connaissaient bien.

Géraldine aperçut de loin sa cousine, et, se levant vivement, s'avança au-devant d'elle.

« Oh! que votre visite a fait de bien à ma chère mère! dit-elle, levant sur mademoiselle de Montligné ses yeux aimants. Elle a pu marcher jusqu'ici, et se sent plus forte qu'elle ne l'a été depuis notre malheur... »

La mère s'était levée à son tour, et mademoiselle de Montligné la regarda d'un air attendri. Elle était de taille moyenne, svelte, gracieuse, et si pâle, si jolie sous son long voile de deuil, l'étroite bande de crêpe blanc de son chapeau ressortant sur ses cheveux noirs!

« Elle vivra, il n'est pas possible qu'elle soit dangereusement malade... La paix, la sécurité pour ses enfants lui rendront sa santé, un moment ébranlée, pensait-elle. »

Elle s'assit près de sa parente et lui présenta Martine comme une amie plutôt qu'une servante. Géraldine offrit aussitôt à la femme de chambre, ravie, de lui montrer la ménagerie. Tout en lui parlant de Valvert, ce qui amenait des larmes de joie dans les yeux de la pauvre fille, elle lui fit voir les merveilles du jardin, depuis le lion majestueux et le tigre du Bengale jusqu'au lourd pachyderme et à la timide girafe, et la promena complaisamment à travers les gracieux enclos dans lesquels bondissaient les légères antilopes, où s'ébattaient les flamants aux ailes couleur de rose, et où les grues cendrées et les cigognes se perchaient sur une patte d'un air méditatif.

Pendant ce temps, madame de Montligné parlait à cœur ouvert à sa cousine de la situation terrible à laquelle elle était réduite. Le pauvre Théobald avait été malheureux et imprudent en affaires; peut-être elle-même avait-elle à s'accuser d'un peu d'insouciance; elle avait tant de confiance dans le jugement et la sagesse de son mari! Aujourd'hui, sa vie était incertaine, ses enfants n'avaient d'autre avenir que leur travail, et elle serait bien heureuse si leur généreuse parente voulait leur aplanir cette voie ardue, et les aider de ses conseils quand leur mère ne serait plus.

« Ne parlez pas de cette triste éventualité, dit made-

moiselle de Montligné avec un peu d'impatience. Vous êtes délicate, et vous éprouvez des accidents purement nerveux... Mais ces pensées lugubres ne vous conviennent pas plus que les soucis intempestifs à propos de l'avenir. Je suis là maintenant ! Je me charge de la dot de Géraldine, et j'aiderai votre fils... Que voulez-vous en faire ?

— Oh ! que Dieu vous récompense ! Henry veut être soldat. Il parle de s'engager, pour éviter les frais de collège, mais nous avions rêvé pour lui d'autres débuts... Il a, jusqu'ici travaillé pour l'École Polytechnique.

« Eh bien ! ma chère, il y entrera. Mais nous avons le temps de débattre toutes ces graves questions. Je voulais simplement aujourd'hui vous consulter à propos d'un appartement où nous puissions nous installer tous ensemble, et attendre le moment où, vos affaires étant terminées, nous repartirons pour Valvert. Voici les adresses que j'ai recueillies ; vous allez les examiner, et vous me direz à quel quartier vous donnez la préférence. »

— C'est trop ! Si vous voulez vraiment être assez généreuse pour nous emmener à Valvert, qu'est-il besoin d'une installation provisoire à Paris ?

— Ma chère, c'est un besoin égoïste de ma part ; je hais les hôtels, et je désire jouir le plus tôt possible de votre compagnie. La chose étant décidée, je vous prie seulement de choisir un quartier... Et maintenant, j'ai une visite à faire. Voulez-vous me confier Géraldine et garder Martine près de vous ? Je serais enchantée que votre chère fille m'accompagnât. »

Madame de Montligné consentit de grand cœur à ce que désirait sa cousine, et la supplia de revenir partager leur repas.

« Je refuse pour aujourd'hui, répondit-elle, mais je m'invite pour demain. Vous m'avez dit hier, si je ne me trompe, que c'est le jour de sortie de votre fils ; je serai charmée de faire sa connaissance, à la condition que vous permettrez à mes domestiques de vous décharger, vous et Géraldine, de toute espèce de soins... Voici ma jeune compagne qui revient.. Je vous l'enlève donc pour deux heures, et vous remercie de me la laisser... »

Et quelques instants après, assise dans un fiacre près de Géraldine, mademoiselle de Montligné partait pour la rue du Colisée, adresse indiquée par M. de Valles.

Elle n'avait pas même songé que son costume de voyage, excentrique par lui-même, pût sembler plus bizarre encore par cette belle journée, à l'heure où les riches équipages et les élégantes toilettes commencent à remplir l'avenue des Champs-Élysées.

Le domestique qui accourut au bruit du timbre la toisa d'un air surpris.

« M. de Valles est-il chez lui ? »

— Il est sorti, répondit brièvement le valet de chambre.

— Je suis une de ses parentes, et je voudrais voir sa fille. »

Le domestique resta un moment incertain. Cependant, l'air de tranquille autorité de cette étrange visiteuse, et aussi l'aspect distingué de la jeune fille qui l'accompagnait le rassurèrent sans doute, car, s'étant rangé pour les laisser passer, il les introduisit dans

un petit salon richement meublé, ouvert sur un autre salon plus grand, encombré de tableaux, de porcelaines et d'objets d'art.

Mademoiselle de Montligné jeta un regard curieux sur cet arrangement, sur ce désordre savant et harmonieux, si différent du luxe plus antique, plus correct, plus sévère de son petit château. Presque aussitôt une portière fut soulevée, et une femme âgée, pâle et très courbée entra, tenant encore à la main la carte que mademoiselle Géraldine avait remise au valet de chambre.

« Peut-être Robert de Valles a-t-il prononcé mon nom devant vous, madame ? dit la vieille fille avec un peu de raideur. »

— Je ne crois pas m'en souvenir, à moins que vous ne soyez cette parente que mon gendre a rencontrée hier en wagon... »

— Oui, madame... Il y avait de longues années que je n'avais vu Robert.. Nous nous sommes retrouvés d'une manière inattendue, et je lui ai promis de venir voir sa fille... Permettez-moi de vous présenter une de mes jeunes cousines, mademoiselle Géraldine de Montligné... mon homonyme, mais avec laquelle on ne me confondra jamais, n'est-ce pas ? »

La vieille dame regarda la jeune fille avec un air d'intérêt, et s'inclina légèrement.

« Je vais voir si Louisa peut vous recevoir, dit-elle. Sa santé est bien mauvaise... Le traitement qu'elle suit maintenant pour recouvrer l'usage de ses jambes, perdu depuis plusieurs mois, est pénible, douloureux même, et il faut lui pardonner son humeur un peu capricieuse. »

En parlant de sa petite-fille, ses yeux s'étaient remplis de larmes, et elle soupira profondément.

« Mais on vous donne l'espoir de la guérir ? s'écria mademoiselle de Montligné avec sympathie. »

— Oh ! sans doute ! Mais son enfance est tellement privée de joies ! Et pourtant, je fais tout ce que je peux pour la rendre moins malheureuse ? »

Elle ouvrit une porte placée à l'extrémité du petit salon, et crut sans doute l'avoir refermée, mais la porte demeura entr'ouverte, et les deux dames purent entendre ce qui se passait dans la chambre voisine.

« Quoi ! Louisa, dit doucement la vieille dame, tu es seule ? »

— J'ai renvoyé ma nourrice ; elle arrangeait très mal la robe de ma poupée, et cela m'impatientait, répondit une voix dont le timbre était harmonieux et faible, mais le ton impératif et ennuyé.

« Veux-tu recevoir une cousine de ton père, ma chérie ? »

— Qui donc ? »

— Une parente qu'il a priée de venir te voir.

— Est-ce qu'elle est jeune ? »

— Non, mon ange ; mais il y a avec elle une jeune fille charmante... Sois aimable, ma Louisa, laisse-moi te les amener... Veux-tu qu'elles entrent ? »

— Si tu le veux, cela m'est égal. »

Mademoiselle de Montligné parut à la porte, et embrassa d'un coup d'œil le tableau qui s'offrait à elle.

La chambre était assez vaste, toute tendue de soie rose et de mousseline blanche, avec un mobilier de bois laqué, blanc, orné de guirlandes de roses merveilleusement peintes et sculptées. Sur le tapis et sur

les tables étaient jetés en profusion des jouets ingénieux et charmants; on eût dit que les plus riches boutiques avaient été dévalisées. Berceaux dorés, garnis de rubans et de dentelles, poupées de toutes dimensions, admirablement modelées, albums, livres enluminés, ménages ravissants, boîtes remplies de sucreries; tout disait combien l'hôte de cette chambre était gâtée et choyée. Mais hélas! ce petit palais, qui eût fait rêver tant de mères et ébloui tant de regards enfantins, n'était qu'une cage, — et dans toute cage, fût-elle dorée, nichent l'ennui et la tristesse... La fille unique de M. de Valles était étendue sur un divan, près de la fenêtre, sa jolie tête blonde soutenue par des coussins, ses jambes sans force enveloppées dans un châle indien, et ses yeux veloutés, dont la prunelle noire formait un si heureux contraste avec sa chevelure dorée et son teint nacré; ses yeux erraient languissamment sur les Champs-Élysées, qu'on découvrait de la fenêtre, placée à l'angle de la maison, et où couraient des enfants moins gâtés, moins favorisés des dons de la fortune peut-être, mais robustes et joyeux sur leurs petites jambes agiles.

Elle tourna la tête vers les visiteuses avec cet intérêt soudain qu'éprouvent les reclus en face de tout ce qui leur apporte une diversion quelconque, et le cœur de mademoiselle de Montligné se mit à battre de pitié et de sympathie pour l'enfant malade de la femme qui lui avait été préférée.

« Etes-vous ma cousine? demanda tout à coup Louisa.

— Oui, je suis votre cousine; j'ai connu votre père quand il était encore tout petit garçon.

— Mais il était bien plus jeune que vous!

— Nous sommes du même âge, dit mademoiselle de Montligné soupirant.

— Et cette demoiselle est-elle aussi ma cousine?

— Non, elle est ma parente, à moi. »

En ce moment, Géraldine se baissait pour ramasser un livre que les mains diaphanes et effilées de l'enfant avaient laissé glisser.

« Merci... Que vous êtes jolie! Je vous aime beau-

coup... Laissez ce livre, il est très ennuyeux; on veut que je le lise, mais j'ai dit à grand-mère que je n'apprendrai jamais ce qu'il contient. »

La jeune fille regarda le titre: c'était une histoire de France illustrée.

« Mais ce livre est très intéressant, dit-elle avec un sourire, tout en feuilletant le petit volume. N'aimeriez-vous pas à connaître l'histoire de votre pays? Et ces images sont si belles! Voyez, celle-ci vous représente Paris, tel qu'il était il y a des siècles, quand il s'appelait Lutèce... »

— Oui, je sais... Est-ce que c'est la Seine, cette rivière sans quais?... Je ne vois pas le Louvre ni les Tuileries.

— Ils n'étaient point bâtis. Voulez-vous que je vous montre les portraits du roi qui commença le Louvre, et de la reine qui construisit les Tuileries? »

Les yeux de Louisa s'animèrent.

« Ah! s'il ne fallait pas apprendre seule, cela m'amuserait! Mais grand-mère a les yeux mauvais, et ma nourrice me dit toujours oui; elle est très-sotte! Aussi, je m'ennuie tant! »

La grand-mère, qui, tout en causant, prêtait une attention inquiète à ce que disait sa petite-fille, étouffa un soupir.

« Nous t'avons proposé de placer près de toi une jeune et aimable personne, qui t'aiderait à t'instruire et à te distraire, ma chérie, dit-elle avec douceur.

— Une institutrice? Je n'en veux pas, répliqua sèchement l'enfant.

— Mais n'avez-vous pas de petites amies de votre âge? » demanda mademoiselle de Montligné.

Les yeux de Louisa se remplirent de larmes.

« Elles ne veulent pas rester tranquillement près de moi, et cela me fait mal de les voir courir dans la chambre, répondit elle. »

Et elle ajouta avec une expression de singulière amertume :

« Les enfants malades sont bien malheureux! »

M. MARYAN.

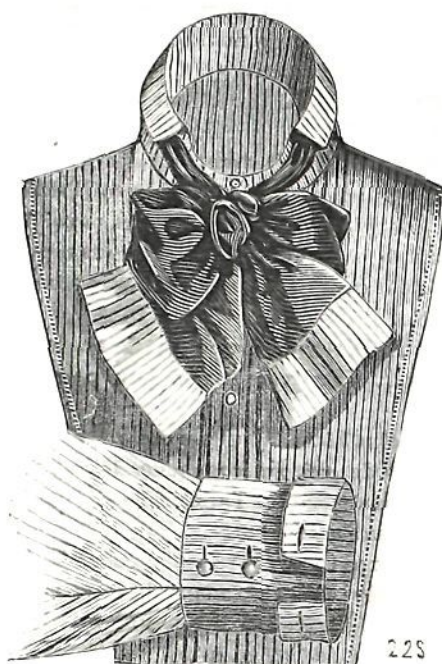
(La suite au prochain numéro).

CHARADE

Mon premier fournit un breuvage
D'un salubre et doux usage
Et délicatement agitant le cerveau.
Autour de mon dernier, le goûter en famille.
Quand les cœurs sont unis et que l'esprit pétille,
Est-il plus attrayant tableau?
Dans mon entier, vraiment, on trouve moins de charmes:
Suspecte est la gaité, factices sont les larmes,
Douteuse est la morale; il vaut bien mieux, ma foi!
Rencontrer le bonheur et le plaisir chez soi.

Le mot de l'Énigme du 16 Avril, est : *Pointe*.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4308, et les patrons découpés d'un Veston pour petit garçon de 8 ans et plus, d'un tablier pour petite fille et d'une parure pour dame.



225

Parure en percale (patron découpé).

EXPLICATIONS DES PATRONS DÉCOUPÉS.

Ce numéro contient trois patrons découpés, un veston pour petit garçon de 8 ans et plus, modèle de M. Joseph Lacroix, croquis paru dans le numéro du 9 avril, page 132; un tablier bavette pour petite fille de 7 à 9 ans. Une parure en percale à lignes bleues avec la manche, croquis page 156.

Explication du veston. — Le patron découpé se compose de quatre morceaux, le dessous de la manche étant donné indépendant du dessus. 1, Devant du veston. — 2, Dos. — 3, Manche (dessus avec le dessous). — Le modèle emploie 75 centimètres d'étoffe en 120 de largeur; choisir un drap d'été dans les tons



226

Tablier pour petite fille (patron découpé).

gris, beige, marine. La forme est cintrée au dos et droite devant. Réunir les deux côtés du dos par la couture cintrée du milieu, join-

dre le devant à la couture du dessous du bras, un cran au commencement, deux à la fin. Sur le devant, fendre l'ouverture des poches intérieures; celle de poitrine en biais ainsi que l'indique le tracé à la roulette. La manche se monte à la couture intérieure au cran fait en l'entournure. Les crans ou coches correspondent aux lettres de raccord du détail. Les flèches indiquent le droit fil. Voir les croquis, page 132, numéro du 9 avril.

Explication du tablier pour petite fille de 7 à 9 ans. — Se fait en nanzouck, se festonne au contour avec du coton bleu et se brode de pois à la minute: il emploie 65 centimètres de nanzouck en 60 centimètres de largeur. Il se compose de quatre parties dont trois sont numérotées au détail. — 4, Bavette montée à la couture non numérotée, donnée indépendante au patron découpé. — 5, Tablier. — 6, poche; mettre l'étoffe double pour tailler les patrons 4 et 5, donnés par moitié. Deux pinces sont indiquées à la roulette près de la taille; ces pinces font tourner le tablier. Monter la ceinture, un cran de raccord devant, un après la pince. Monter la bavette à l'autre bord de la ceinture, deux crans de raccord. On festonne les contours de la bavette, du tablier et de la



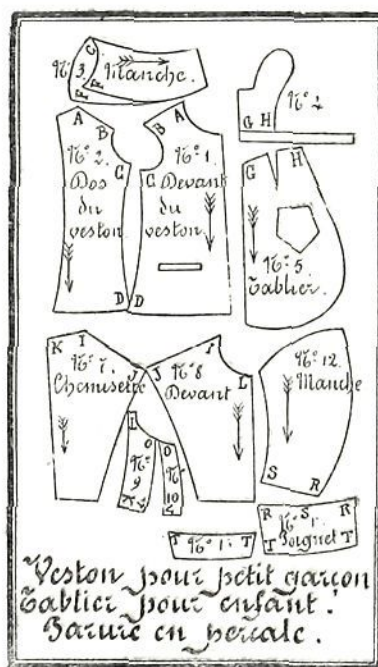
242

Feston du tablier pour petite fille.

poche. Celle-ci se monte au tablier par un point anglais fait au-dessus du second rang de pois. La ceinture, que l'on double, s'ornemente

dans le haut et dans le bas, d'un point anglais; on pourrait garnir ce tablier d'une dentelle au crochet en coton de couleur, on supprimerait le feston.

Explication de la parure en percale à lignes bleues. — Le col se compose du dos de la chemisette n° 7 du devant n° 8, du poignet n° 9 et du col brisé n° 10. Si l'on veut deux plis crevés à la chemisette, il faudra les faire avant de la tailler; ces plis faits, on appliquera le patron sur l'étoffe et on taillera. Faire la couture de l'épaule; au-bas du devant poser un faux ourlet et faire un ourlet au bas du dos. Tailler double le poignet 9 ainsi que le col brisé n° 10. Réunir à l'envers les deux côtés du col par un point devant; le monter au poignet en le plaçant entre les deux étoffes, et monter celui-ci à l'encolure de la chemisette en suivant les crans de raccord. Les deux pans qui forment cravate se cousent, de chaque côté, sous le col brisé; dans le bas, rapporter un ourlet en percale. La manche se compose de la brisure 13 qui fait manchette rabattue, du poignet 11 au bord duquel elle se monte et du corps de la manche n° 12. La brisure et le poignet se montent comme le col. — Il faut pour cette parure deux mètres d'étoffe en soixante centimètres de largeur.



Détail tracé des patrons découpés.